

N° 17 | DÉCEMBRE 2015

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

DÉRACINEMENTS, REFUGES, MIGRATIONS

Réouverture du Musée Camille Lemonnier

| Revue fondée par l'AEB en 1931 | Quadrimestriel |



PRÉSIDENTE a.i.
ANNE-MICHÈLE HAMESSE

PRÉSIDENTE D'HONNEUR
FRANCE BASTIA

VICE-PRÉSIDENTS

.....
RENAUD DENUIT

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
MICHEL STAVAU

TRÉSORIER
JEAN-LOUP SEBAN

ADMINISTRATEURS
JEAN-BAPTISTE BARONIAN
JEAN C. BAUDET
JACQUES DE DECKER
PASCALE HOYOIS
MICHEL JOIRET
JEAN LACROIX

(Conservateur du Musée Camille Lemonnier)
PHILIPPE LEUCKX
CHRISTIAN LIBENS
CLAIRE ANNE MAGNÈS

COMITÉ DE RÉDACTION
DOMINIQUE AGUESSY
JEAN-BAPTISTE BARONIAN
JEAN C. BAUDET
RENAUD DENUIT
ANNE-MICHÈLE HAMESSE
MICHEL JOIRET
MICHEL STAVAU

Sommaire

Éditorial	3
Devine qui vient dîner ?	5
Déracinements, refuges, migrations	7
Ixelles, terre d'artistes. Un entretien avec Yves de Jonghe, échevin de la Culture	39
Mémoire de l'AEB	42
Soirées des Lettres	46

Mise en pages : Candice Degrevè

Photo de couverture : *Untitled*, Rodney Graham, 1949

Jean Lacroix

Le renouveau du Musée Camille Lemonnier

Pour notre Association, l'événement à marquer d'une pierre blanche en ce début de saison est la réouverture officielle du Musée Camille Lemonnier, installé au cœur même de la Maison des Écrivains. Ce Musée était fermé depuis au moins trois ans, plus précisément depuis la disparition du regretté Emile Kesteman qui en assurait la garde avec compétence et passion. Camille Lemonnier (1844-1913), surnommé à juste titre par Georges Rodenbach le « Maréchal des Lettres belges », est né et mort à Ixelles et a résidé dans plusieurs lieux de l'entité. En 1946, Marie Lemonnier fit don des biens et souvenirs de son père à la commune d'Ixelles, qui en est propriétaire. Celle-ci les confia à l'Association des Écrivains Belges de langue française qui en assure depuis lors la gestion et la conservation. C'est le 15 septembre de cette même année 1946 que le Musée Camille Lemonnier et la Maison des Écrivains Belges naquirent, ensemble, le même jour. La « Maison des Écrivains – Musée Camille Lemonnier » fêtera donc ses 70 ans d'existence dans moins de douze mois.

Il existe en réalité très peu de bureaux d'écrivains reconstitués qui permettent de s'imprégner directement de l'âme des Lettres françaises de Belgique. A Bruxelles, la Bibliothèque Royale Albert 1er propose ceux de Michel de Ghelderode, Emile Verhaeren et Max Elskamp. Aux Archives et Musée de la Littérature, c'est Dominique Rolin qui est mise à l'honneur. A l'Université Libre de Bruxelles, on trouve des cabinets consacrés à Denis Marion, aux surréalistes, à Ghelderode... La commune d'Ixelles peut s'enorgueillir du legs précieux et unique que représentent le bureau et les archives de Camille Lemonnier. Au-delà de cette personnalité exceptionnelle dont on peut ainsi approfondir l'importance et l'influence, c'est tout le courant de création artistique et littéraire dont Lemonnier fut le moteur qui est mis concrètement en évidence.

En 1909, Maurice des Ombiaux écrivait, dans une biographie consacrée au « Maréchal des Lettres belges » : *Dans son cabinet de travail, voici le bureau encombré de papiers et de livres nouvellement reçus qu'il va parcourir, car il lit tout ce qu'on lui envoie ; le pupitre où il écrit debout, la bibliothèque où ne sont conservés que les livres aimés ; dans un coin, un petit meuble qui contient le trésor de cinquante volumes ornés et reliés qui lui furent offerts lors du*

banquet de 1903. Sur la cheminée, son grand portrait en pelisse par Isidore Verheyden ; ailleurs, Lemonnier lisant, par Constantin Meunier ; Lemonnier travaillant en veste rouge, vu de dos, par le même ; Cachapès dans la forêt l'hiver, par Verheyden, Cachapès et Germaine, par Xavier Mellery ; un portrait d'une de ses filles ; un enfant, par Ragot, un autre par Edouard Agneessens (...). Mobilier d'époque, objets familiers, peintures, dessins, sculptures réalisés par ses amis artistes ornent le Musée et donnent à l'ensemble un caractère émouvant et chaleureux.

C'est en présence d'autorités communales locales, dont le soutien nous honore, mais aussi de spécialistes du grand écrivain et de quelques personnalités, que le Musée Lemonnier a fait l'objet d'une réouverture intime, le mardi 27 octobre. A cette occasion, l'Echevin de la Culture d'Ixelles, Yves de Jonghe d'Ardoye, a souligné l'importance de ce lieu imprégné d'histoire littéraire et de la continuité de la collaboration entre la commune et notre Association. Dans le présent numéro de « Nos Lettres », un entretien avec Yves de Jonghe d'Ardoye montre à quel point est grand et constant l'attrait qu'exerce depuis toujours Ixelles sur les artistes et les écrivains.

Nous ne pouvions passer sous silence dans ce numéro les événements qui font l'actualité quotidienne à la télévision, dans les journaux ou au café du coin. Nous avons fait appel à vous, encore une fois, selon une habitude qui s'installe avec succès, pour quelques lignes libres autour du thème *déracinements, refuges, migrations*. Une quarantaine de textes nous sont parvenus : ils montrent à quel point les écrivains sont sensibles à la souffrance et à la misère humaines, à la fuite devant les dangers de la guerre, à l'accueil et à la générosité envers les déracinés, à l'histoire qui est en marche.

Au-delà des rubriques habituelles de la revue, comme les « Soirées des Lettres », vous trouverez un écho sur la remise récente de nos prix littéraires à Claude Raucy, Charline Lambert et Caroline Alexander. Enfin, nous avons décidé d'ouvrir une série dans laquelle nous rappellerons le souvenir des anciens présidents de l'AEB. Michel Ducobu signe ici un article autour de Hubert Krains, qui succéda à Octave Maus et fut Président de 1920 à 1924, de ses origines hesbignonnes et de son *Pain noir*. Une occasion de rappeler que notre Association vit aussi d'un riche patrimoine littéraire et qu'elle est toujours dynamique...

Michel Kesteman

Devine qui vient dîner ?

On a du mal à comprendre qu'on s'embarque à 300 sur un bateau qui va être coulé, qu'on se laisse enfermer dans une valise ou un camion plutôt que de rester. Il y a d'autres façons de voyager ou de se mettre en danger. Et pourtant ? Quand rien ne va plus, quand le risque est trop grand, il n'y a plus qu'à partir, émigrer, quitter, errer pour arriver, essayer quelque part. Pour l'accueil. Mais peut-être pas. On s'est sauvé, on s'en sort : ces mots sont à prendre au premier degré, une affaire de vie, de survie. Quand les conflits humains transforment les espaces de vie en champ de bataille, en ruines, le quotidien en exactions ou tortures ou menaces, et les champs desséchés en absence d'avenir. Autrefois, le sud de l'Italie est monté dans le Nord, puis chez nous. Autrefois, la moitié des belges sont partis en exode dans le sud et d'autres se sont exilés en Afrique ou en Argentine. Pour les mêmes raisons. Le devoir de mémoire rejoint la capacité de s'adapter. Migrer, c'est devenir étrange à soi-même et étranger au pays d'accueil. Tant qu'on est seul, on peut s'infiltrer. A plusieurs, c'est plus dur. Quand on est cent, un bus ne suffit pas. A 3000, on bloque une ville, on ameute les médias. Si on pouvait arrêter la faim, l'exploitation et les guerres, on le ferait. il reste à se serrer sur une barque, dans le tram, à l'office des étrangers et dans nos quartiers.

Je ne vous propose pas les statistiques disponibles dans vos médias, elles disent un nombre, elles décrivent un flux. Elles font la météo de l'humanité en train de se refaire. Je ne vous propose pas la cartographie des lieux d'accueils déjà pleins ou décidés : on va réaffecter le désaffecté. L'humanisation des villes et des campagnes passe par les nouveaux venus et leur venue réussie passe par notre capacité à faire place à l'étranger qui n'est pas un intrus, juste un exclu. Il y a de quoi relire l'exode d'Abraham, l'exil en Egypte ou à Babylone, les retours sablonneux, les passages de mer avec poursuivants et les affrontements de villes résistantes genre Jéricho. Ma tante trouve que cela ne lui va pas d'avoir tant de monde près de son jardin. Mon oncle Jules les verrait bien sur les causses dans les villages abandonnés. Il est vrai que les habitants des quartiers à 4000 habitants au km², trouvent que ceux qui n'en ont que 54 sont vernis. Les valises en plastique et sacs à dos ont remplacé les valises en carton des immigrations du passé: immigration spaghetti, immigration paella, immigration façon boatpeople vietnamienne, et nous voilà avec la génération erythréenne, afghane ou irakienne.

DEVINE QUI VIENT DÎNER ?

.....

Le cuistot demande qui viendra dîner (seront-ils plusieurs? comment adapter les parts?) ? L'organisateur demande sur combien de mains il peut compter. Le pratique visite Ikéa pour savoir comment transformer une maison de 250 m² pour deux en trois appartements de 80 m² de façon à y vivre à 6 ou six flats de 40 m² de façon à être 12 sur le même espace. Des kots pour arrivants à côté des kots pour étudiants. Devine qui vient loger ? C'est mieux que des tentes de 10 m² ou des cartons SDF de 2 m². Devine comment des continents retrouvent la santé en se recréant ?

An oil on canvas by Shinzaburo Takeda titled "Voladores" is featured in the Simpson Center-sponsored exhibit, "Art & Migration in the Age of Globalization : Takeda and His Disciples." Shinzaburo Takeda / Simpson Center



Isabelle Bary

Fuir et partir

- Maman, c'est quoi la différence entre fuir et partir ?
- Et toi, Robin, tu en penses quoi ?
- Je pense que fuir c'est quand on est obligé ! C'est ça, dis ?
- Oui, je crois bien que c'est ça. C'est tenter d'échapper à quelque chose ou à quelqu'un de... disons... désagréable.
- Donc je dis : Je pars en vacances et ils fuient la Syrie.
- Ce sont de bons exemples.
- Mais maman...
- Oui Robin ?
- Ce ne serait pas faux de dire : Je pars en Syrie et ils fuient en vacances ? Si ?
- Grammaticalement, non, mais cela n'a pas beaucoup de sens.
- Dommage parce que moi je pourrais toujours choisir de rester puisque je ne suis pas obligé de partir et eux ils seraient obligés d'aller vers quelque chose d'agréable.
- Robin ?
- Oui maman ?
- Je t'aime !

France Bastia

Notre-Dame au Bois

Elle a 8 ans, la petite Bruxelloise, qui, en cette année 1944, surveille dans le train les noms des stations pour ne pas manquer la gare de « La Hulpe », où elle doit descendre, car elle est pensionnaire à la Villa de Notre-Dame au Bois, avenue Labbé, où, sous la garde de seulement trois religieuses, vivent, comme en famille, une dizaine de petites filles. Pourquoi pensionnaire si petite ? Parce que ses parents craignaient pour elle les bombardements sur leur maison à Bruxelles. Pourquoi à « la Villa » et non au grand Pensionnat tout proche ? Parce que, d'abord inscrite au Pensionnat, elle s'en était alors par deux fois enfuie ! Mais pourquoi et comment

l'existence de cette insolite « Villa » avenue Labbé ? Cela, la petite Bruxelloise ne sait pas... Et ne l'apprendra que... quelque 75 ans plus tard, un jour où, presque par hasard, elle lira dans la presse : « Les religieuses de l'avenue Labbé à La Hulpe viennent d'être reconnues 'Justes parmi les Justes' en Israël... »

Guy Beyns

Je n'oublierai jamais Boudjiba, émigré d'Algérie . Adolescent, Je l'avais rencontré près des halles de Paris. Il m'a souri, d'un sourire vaste comme le désert. Nous avons parlé et malgré son propre dénuement , il m'a offert un café. Ce fut ma première rencontre avec un migrant.

Puis , Lili venue " vider les poubelles à Paris" entra dans ma tête , portée par les mots tendres de Pierre Perret. Elle y vit toujours.

Depuis, l'écran de ma télévision s'est souvent troublé quand, sous le ciel de Calais, des planches et des toiles sales simulent un village indigne grouillant de soleils noirs.

Aujourd'hui, chaque jour, le choc se répète sans s'atténuer. Cette brûlure dans le coeur pour ceux qui brûlent d'une fiévreuse espérance, les yeux si gris d'avoir frôlé l'insupportable. Avec lequel il leur faudra vivre désormais.

Boudjiba est parmi eux. Mais nous, où sommes-nous?

Isabelle Bielecki

Le journal

Depuis la veille abandonné

Presque enterré

Un journal traîne sur la plage

Le vent tente de voler ses pages

Mais en vain

Le sable amasse ses grains

Résiste au vent

C'est presque un jeu à faire semblant

À qui arrachera les mots

Imprimés en gros

La mer glisse sous la houle

Impatiente elle aussi se déroule

Approche touche le papier

D'un long doigt mouillé

Alors le vent s'emporte jette très haut

Le sable qui s'agrippe à l'eau

Mais pourquoi ce combat

S'ils sont d'accord tous les trois

C'est le titre que le sable veut enterrer

Et le vent emporter et la mer effacer

Des mots qui racontent

Leur honte

À propos d'un enfant parti

Sur un bateau de fortune si petit

Que le vent l'a secoué

Que la mer l'a retourné

Que le sable l'a retenu si fort

Que les humains crient encore :

C'est vous la mer le vent le sable

Les coupables c'est vous les assassins

De tous ces gens noyés au loin

Partis confiants

En la clémence de l'eau du sable et du vent

Et c'est pour ça que ces trois-là se déchirent

Tandis qu'au loin un bateau dérive

Bernadette Bodson-Mary

migrants sans souliers
déroutés vers nulle part
pain rassis noyé

Yves Caldor

La Belgique je me suis pris à l'aimer

La Belgique – où je vis depuis mes douze ans -, je me suis pris à l'aimer. Comme j'aime la France, pays de ma mère, comme j'aime la Hongrie, pays de mon père.

J'aime mes trois pays. Je SUIS mes trois pays.

Et je veux le leur dire : les plaines immenses de la Puszta, ses villages et le Danube qui sent bon, les douces collines de la Bourgogne et les sommets scintillants des Pyrénées, les rudes plateaux des Fagnes et les canaux du Nord, je les aime. Le Tokayi aszu comme le Sancerre ou les bières d'abbaye, blondes ou ambrées d'ici, ça me goûte.

Je les aime.

Confortable, d'être assis sur trois chaises en même temps ?

Assurément pas.

Mais fascinant, vous ne pouvez pas savoir à quel point !

Je voulais vous le dire.

Or, quelle plus belle occasion pour ce faire que l'écriture ?

Rivka Cohen

Quel thème... actualité prenante...

1492, Isabelle et Ferdinand d'Aragon chassent les Juifs d'Espagne.

Accueillis à Constantinople par le sultan Bayezit II : "Où est l'intelligence de ces rois qui me cèdent érudition et commerce ?", les Juifs vivent un destin dont ma famille jouit de moments élevés : rabbins, médecins, enseignants, avocats, directrice des écoles de l'Alliance Israélite Française...

Au début du vingtième siècle, Meïr Passy, grand-père lettré, est appelé à Bruxelles où la Communauté judéo-espagnole s'anime. Son frère, l'avocat Daoud Passy, suite à une audience avec Atatürk, avise ses coreligionnaires : quatre siècles et demi dans l'Empire ottoman s'achèvent.

Les Sépharades émigrent vers les Etats Unis, l'Amérique du Sud, l'Europe francophone. Leur intégration se déroule sans entrave... jusqu'à la prise de pouvoir d'Hitler, au cynisme de vouloir anéantir les Juifs...

L'histoire ne peut se répéter, restons toujours vigilants devant la folie d'un despote...

Aujourd'hui aussi.

Roselyne de Donnea

Ton refuge

Même s'il est un peu tard pour refaire le chemin,
Quand les jours t'ont griffé d'épineuses vérités.
L'amour t'invite encore à reprendre le train.
Laisse donc là tes tracas et repars d'un bon pied.

Rien ne sert de gémir pour revivre ta jeunesse ;
Les joies manquées jadis ne pourront revenir.
Mais il est encore temps d'acquérir la sagesse.
Laisse donc là tes regrets, rebâtis l'avenir.

Pourquoi donc rêves-tu dans les tons noirs et gris ?
Ton cœur pleure en silence ; il s'habille de soucis.
La joie défroisse la peur ; elle effacera les plis.
La paix sonnera à l'heure ; elle bercera tes nuits.

Cherche donc près de toi le refuge espéré ;
Garde-la près de toi ; elle n'a pas déserté.
Elle n'espère qu'un seul mot, un sourire pour t'aimer.
Elle n'attend qu'un seul geste pour tout recommencer...

Michel Dejolier

Le plus difficile, c'est de placer son fauteuil à la bonne distance: 6371 kilomètres. Ceux qui se souviennent de Pythagore comprendront aisément et les autres, faites-moi confiance. De là, la planète bleue apparaît comme un disque parsemé de taches vertes ou brunes et si on a l'œil acéré, on peut distinguer des colonnes de fourmis courant dans tous les sens. Certaines fourmis sont nées sur une tache où elles peuvent obtenir facilement un livret qui leur permet de courir vers toutes les autres taches, mais elles ne représentent que quinze pourcent de toutes les colonies. On appelle cela la chance. Les autres se heurtent à des lignes invisibles et si elles arrivent à les passer, elles deviennent des réfugiées. Tant qu'elles rebondissent d'une ligne à l'autre, elles sont appelées migrantes, un statut pas très enviable, surtout si elles doivent traverser une tache bleue dans laquelle une bonne partie disparaît à jamais. Un petit bonhomme vivant sur l'astéroïde B 612 pense que nous sommes une bande de fous.



Jacob Lawrence, *The Migration of the Negro Series*, 1940-41. "No. 1: During the World War there was a great migration North by Southern Negroes." Tempera on hardboard, 12 x 18.

Anne-Marie Derèse

***La mer comme une mère nous porte,
lisse et douce tel un satin de liberté.***

La mer martèle ses vagues.
Elle se soulève,
gonflée par des souffles brûlants.
Le bateau est lourd de nos peurs.
Le poids du désir de vivre est infini.
Nos pleurs coulent sur nos mains salies.
La mort trace le sillage,
crachant son venin de mort.

Adieu mon pays !
Mon pays où tous les maillons
de ma chaîne reposent.

***La mer comme une mère nous porte,
ses présages ont flétri nos chemins.***

Soif, soif de fouler enfin un autre sable,
faim de repos, de mains tendues.
Notre pays suinte le sang et la torture,
fils barbelés, mur de haine qui se déroule,
fatigue, morsure de l'angoisse.

La femme lapidée tombe sur son sol natal.

Détruire la ville et la femme,
et l'enfant au yeux purs,
l'homme aux mains vides.

***La mère penchée sur sa douleur
referme ses bras sur un reflet d'amour.***

Rio Di Maria

Voyager barbelés aux lèvres

Comme un ouragan emportant tous les seuils
faim et armes gouvernent l'instant
Barbarie et bombes développent déserts de décombres

S'accaparer de l'essentiel au rythme de la dernière hâte
Le pan de terre se dérobe sous souliers sans boussole
Fuir vérités qui somment intégrales soumissions
Échapper aux permissions du doute
quand la vie défend l'émasculatation de toute survivance

Devenir désormais monstre sans identité
qui sait comment se divertit l'absurde

Voyager barbelés aux lèvres
pour tenter traverser frontières d'autres langages

Quel pays sans ivresse
ouvrira ses territoires d'ouate
à tout fugitif écoeuré de promesses ?

Plus d'arc-en-ciel annonciateur de nouvelles voyelles
aux murs impavides qui murmurent fenêtres ouvertes
l'ultime écho du glas qu'on sonne

La nuit la plus noire ouvre ses abîmes
pour billets en aller simple

Tout regard baisse les yeux
Innocence de l'humanité à genoux

Demain est une révolution
si j'y suis tu anticipes

Catherine d'Oultremont

Un vieil homme est assis dans un fauteuil. Il y passe une grande partie de la journée. La télévision est allumée. Du bruit, du bruit... Comme il préférerait entendre le chant des oiseaux, ou bien le silence, pour rentrer en lui-même avant son grand départ... Mais personne ne tient plus compte de son avis.

A la fin d'un show télévisé abrutissant, les infos reviennent sur la déferlante humaine en route vers l'Europe. Des gens entassés dans des camions, des corps refoulés par la mer, des visages havres, des mains accrochées aux barbelés érigés aux frontières de l'Eldorado. Le vieil homme dans son fauteuil croise le regard d'une femme en larmes, serrant son enfant mort. Sa vue se brouille, il pleure en se souvenant de Noor et de l'accueil chaleureux qu'il reçut chez elle, à Damas, il y a bien longtemps, au cours d'un de ses premiers voyages. Qu'est devenue sa famille ? Court-elle sur les chemins de l'exode ?

Isabelle Fable

Migrations ?

Les migrations animales sont cycliques, instinctives, précises et participent à l'équilibre et à la perpétuation de la vie. Inévitables et indispensables, elles sont naturelles.

Les migrations humaines sont conjecturales, aléatoires, à sens unique, définitives, décidées arbitrairement par un groupe quittant un lieu de vie connu jugé insupportable pour un lieu inconnu supposé préférable. Elles participent au déséquilibre, en modifiant des situations d'équilibre préexistantes.

Voilà pourquoi les migrations humaines sont empreintes de doutes, d'arrachements, de heurts et causent beaucoup de troubles car elles se font au détriment des occupants des lieux, qu'elles se fassent à la pointe de l'épée ou la main tendue.

Les traditions chrétienne et démocratique, la solidarité incitent à ouvrir les bras, à accueillir, à partager sans questions et sans limites. Mais la réaction de défense du territoire, du patrimoine, de la culture surgit aussi. Il faut trouver l'équilibre...

Jacques Goyens

La grande pagaille

Été 2015... Un peuple innombrable franchit la Méditerranée au prix de mille dangers, traverse des frontières, se heurte à maints obstacles. Épuisés mais confiants, ces exilés du nouveau millénaire aboutissent à Munich. Étonnant soubresaut de l'histoire ! En 1938, l'Europe subissait ses propres déchirements. Deux idéologies s'affrontaient, jetant sur les routes ses colonnes de réfugiés. Même drame suscité par la folie des hommes. La Conférence de Munich n'a pas permis d'éviter le pire et l'Europe entra en guerre.

Aujourd'hui elle connaît la paix, mais son unité de façade se craquèle devant cette marée humaine qui se presse à ses frontières. Le conflit syrien fait apparaître de nouvelles fractures, avec parfois de surprenantes volte-face : attitude d'ouverture pour les uns, repli identitaire pour les autres. Toujours cependant les peuples sont les victimes du jeu cruel auquel se livre une clique d'apprentis-sorciers. L'homme sera-t-il éternellement incapable de tirer les leçons de l'histoire ?

Pierre Guérande

Je retourne sans toi dans ton pays de Flandre
tu as laissé là-bas tant de parfum léger
tant de beauté farouche arrimée dans l'oubli
et tant d'inoubliable enchâssé dans la lande

Quelle étrange saveur a ce frémissement
une ville frôlée une chanson d'alors
et te voilà précise ainsi qu'un diamant
au bout d'un télescope éperdu d'astres morts

Ce ne fut qu'un instant Vois la grève est déserte
déjà mon cœur navré doit reprendre la route
avec cette vision de toi aussi vive que toi
sous mon ciel d'amaurose et de fracture ouverte

Ne reviens plus ainsi C'est trop de mal me faire
et pourtant oui Reviens mais sans cette semblance
de trouble vérité comme de tenir là
droite et sur moi penchée ton allusive absence

Corinne Hoex

Les racines

les arbres de mes forêts
ont des racines noueuses
qui s'agrippent
et s'accrochent
se cramponnent au sol
les griffes écartées
enfoncées dans la terre
puisant dans l'humide
d'où ils viennent
leur force
et leur secret

les arbres de mes forêts
sont frappés de tempête
mes hêtres hauts et fiers
soudain jetés à terre
sans rien qui les retienne
ni bras ni jambes
là où mordaient leurs racines
ne restent que des trous
d'étranges formes vides
séparées de la force
et du secret

Marguerite Marie James

La fin des terres...

« Cheval d'orgueil », étais-je donc trop lourd pour tes flancs séculaires ?

Tu es parti sans moi.

J'ai dû m'accrocher à un ailleurs où l'on survit, pour se nourrir, pour se vêtir, comme d'autres délaissés dont tu t'es délestés.

Entendras-tu jamais mon désir de me reposer dans la chaleur de ton éternité ? Un soir peut-être, parmi les âmes errantes de la baie des Trépassés...

Mon cœur se déchire entre cet ici où je vis et cet ailleurs d'où je viens. Cette campagne où j'habite et cette colline où ils sont étendus côte-à-côte, Emile et Jeanne ...

Mais qui aurais-je été si j'avais pu te suivre sur une route qui mène du Kreisker à la chapelle de Trémalo, entre une récolte d'artichauts, de fraises ou un Pardon à Locronan ?

Un autre ? Ce n'est pas sûr.

Un homme heureux ?

C'est bien possible...

* « Le cheval d'orgueil » - Mémoires d'un breton du pays bigouden.
Pierre Jakez Hélias –Librairie Plon, 1975

Jean Jauniaux

Perdu

Grand-Père,

(...) Nous avons été bombardés sur la route. J'ai lâché ta main pour m'abriter. Les armes se sont tues. J'ai relevé la tête du fossé où je m'étais caché, entouré de cadavres. Le champ était

parsemé de taches noires et rouges. J'ai pleuré. Le noir était la couleur des vêtements de la plupart d'entre nous. Le rouge, celle du sang. Je ne t'ai pas trouvé.

Je suis reparti avec les autres, hagards, les vêtements couverts de poussière et de sang.

Dans le village où nous sommes arrivés, nous n'étions pas les bienvenus. Je me souviens de ce que tu me racontais de ton exil à toi, lors de la dernière guerre. Vous étiez près de deux millions, disait-on ! Dans le pays des droits de l'homme, on vous traitait de parasites, d'assistés, de sales planqués ! (...) Ici on nous appelle les *exodiens*. Un instituteur m'aide à écrire cette lettre. Il va retourner au pays. Il m'a dit qu'il y a des centaines d'enfants perdus, comme moi. Je t'embrasse très fort.

Ton Jeannot en France.

Le 10 juin 1940

Jacky Legge

larguons les amarres
c'est la mort ou la mort

un sacchet pour valise
deux tee-shirts
un pantalon
pas de place pour les regrets
l'amour
la peur

avec mes frères
je m'aventure sur une mer d'encre
parti de Tripoli
le passeport au plus creux de la poche
je vogue
le désespoir pour phare
Reggio di Calabria mirage

un sacchet pour toute valise
larguons les amarres du cœur et de la vie
mes frères

c'est la mort ou la mort

Béatrice Libert

Pourquoi trembler
Comme si tu marchais
Dans les jambes d'une autre?

La route n'enfante que l'adieu !

Nos pas jamais
Ne nous auront menés ailleurs.

La rive est notre lot.
Le départ, notre défaite.

Extraits de "La route n'enfante que l'adieu",
seize poèmes et seize encres noires de Raphaël Segura, © L'Atelier du Grand Tétras.

Françoise Lison-Leroy

Le temps tarmac

Le temps tarmac me glisse entre les coudes. Je t'envoie un signe des lunes, te rejoins par les ondes. Nous avons l'amiante et la boussole, ces ailes noires qui prolongent nos vies. L'attente me délivre.

Quelque part, l'écho d'une partition festive, ici, là-bas, derrière la voie ferrée. Au sol, oreille contre fièvre, j'entends battre le fleuve. Ricochet planétaire / seul à seul / à fratrie et à meute/ jusqu'aux vagues qui lestent / mon chagrin recyclé.

Louis Mathoux

L'Exode des gestes

Ma voix, mes mots, mes cris avaient depuis longtemps montré l'exemple. A bord d'invisibles chaloupes d'haleine, ils évacuaient silencieusement ce vaisseau condamné qu'était mon corps, soucieux de préserver l'intégrité auditive de leurs décibels.

Peu à peu, mes gestes les plus biologiques commencèrent à les imiter. Mes gifles migrèrent vers des joues d'Ailleurs, et mes baisers n'hésitèrent pas à traverser - parfois au péril de leur tendresse - la mer d'oxygène pour demander l'asile à des lèvres d'avenir. Quant à mes regards, ils s'exilèrent à jamais sur la peau de jeunes femmes nues.

Quel Moïse insoupçonné guidait ainsi en secret l'exode continu de mes électricités intimes ? Je l'ignorais. Toujours est-il que je finissais par me quitter moi-même, laissant jusqu'à mon identité la plus intestine m'abandonner au profit de patries illusoires.

Et quand le dernier de mes frémissements nerveux eût ainsi déserté ma carne, je constatai cependant qu'une habitante de celle-ci continuait - et continuerait toujours - à y résider.

L'indéracinable Faim.

Silvana Minchella

Chaque année, au début de l'automne, des millions d'oiseaux migrent depuis les régions tempérées vers le Sud.

Leur instinct les pousse à faire ce long et dangereux périple.

Les saumons remontent les rivières pour se reproduire sur leur lieu de naissance.

Nager contre le courant et affronter les prédateurs qui profitent de leur épuisement, font partie de leur programme pour perpétuer le cycle de la vie de leur espèce.

Des peuples nomades se déplacent inlassablement, emportant tentes et bétail.

Les gens du voyage, les forains, les marins, ne connaissent pas le sentiment de déracinement quand ils quittent un endroit.

Il n'en va pas de même pour l'homme sédentaire que la guerre ou la misère arrache à son lieu de naissance et à sa famille, et jette sur les routes inconnues sans autre but que la survie immédiate.

Il perd, cet homme-là, son identité, ses repères, sa dignité.

Luc Moës

Arrachement

Le génocide avait commencé à Kigali, peu après la chute de l'avion présidentiel. Nous ne nous doutions pas que le pays s'enflammerait avec une telle virulence. J'ai dit à mon supérieur que j'aimais trop ce peuple pour l'abandonner mais je l'avertissais que je ne supporterais pas la brutalité et la soldatesque. Il m'a conseillé de quitter le pays. « Suis-je un lâche ? » - « Non ! Je te demande de partir ».

A la frontière, un homme grand, d'une belle trentaine, s'est approché fort près, les yeux lovés dans les miens : « Prends-moi avec toi ! ». Je lui répondis : « Je ne suis pas maître du convoi, le pick-up MSF est plein comme un œuf ... » Si piètre réponse ! Misère !

J'allai chercher l'estampille pour le passeport. Le douanier me l'accorda d'un geste las. Je n'étais plus le même. Le jeune homme m'attendait. Toujours ses yeux enfouis dans mes yeux, il m'a laissé aller et j'ai vu qu'il était content, lui, que je parte, moi, cruel ! Si j'avais pu lui demander au moins son prénom ...

Colette Nys-Mazure

Transhumance

Tu es né ici
Tu as grandi fleuri
Dans ce terreau
Sous ce ciel familier
Tu allais essaimer construire et créer

Tempête vents violences sans nom
La tornade a ravagé l'aire de fête
Table rase des moissons promises
Parmi les tiens peu ont survécu
Tu fuis parmi les décombres

A qui te vouer
Sur mer dans l'inconnu
Quel horizon possible
Au delà de tes frontières
Quelle main se tendra

Parmi les damnés de la terre
Tu erres tu espères
Tu cherches des âmes sœurs
Des frères de haute détresse
Tu hèles mon regard

Viens
Dis-moi ton prénom



Arrivée d'immigrants hollandais par
bateau au port de Montréal (1947)
Source : George Hunter / Office
national du film du Canada.

Gérard Pinsart

Asile de paix

En cette matinée de septembre, mon ami le bouleau vint à ma rencontre. « Vénérable chêne, me dit-il, toi qui par ta sagesse es le porte-parole de notre forêt, que penses-tu de l'afflux de migrants et de réfugiés ? ». Sa question ne me surprit pas. « Mon cher bouleau, malgré ma vigueur je n'ai jamais cessé de craindre d'être un jour déraciné par une tempête ou de voir tomber mes nids sous les coups d'un bûcheron furieux. Mais j'ai toujours accueilli avec bonheur sur mes branches des générations d'oiseaux migrateurs qui y trouvaient une halte, un refuge avant de poursuivre leur vol.

Le bouleau m'interrompt : « Mais les circonstances étaient différentes et le monde alors était plus paisible que celui d'aujourd'hui ».

« C'est vrai, répondis-je, mais nous, arbres de toutes espèces, devons donner aux humains quels qu'ils soient l'exemple de notre aide, de notre solidarité et la pleine mesure de nos cœurs. Les humains, à leur manière, ont eux aussi des troncs, des branches et des feuillages qu'ils peuvent partager avec leurs semblables, déracinés ou fuyant les ravages des guerres ».

Françoise Pirart

Forêts de barbelés

Ma mère,

Il n'y pas de sang sur mes mains,

Tu recevras l'argent bientôt.

Trente-huit personnes sur un petit bateau gonflable. Quatre heures de traversée vers l'île de Kos, la liberté. Trois mille dollars par passager.

On m'a dit : Occupe-toi d'eux et nous partagerons ensuite l'argent. N'aie pas honte Tarik, un Turc ne doit jamais avoir honte. Vends-leur aussi ces gilets de sauvetage. Mais il n'y avait pas assez de gilets pour tout le monde.

On m'a dit : Vas-y, toi qui connais bien la mer.

J'ai rejoint les Syriens sur l'embarcation qui dégageait une odeur de corps épuisés et de cauchemars. J'ai choisi un type capable de tenir la barre. Sur la ligne d'horizon, je lui ai montré la direction à suivre. Et dès que le bateau s'est écarté de la côte, j'ai plongé. Sur la plage, les autres passeurs m'attendaient et criaient : Tu as réussi, Tarik !

À de lointaines frontières, des soldats déployaient leurs forêts de barbelés.

Il n'y a pas de sang sur mes mains, ma mère,
Mais mon cœur saigne.

Annie Préaux

Ils marchent
Le long de l'autoroute
Les yeux au sol
Et les eaux
De la mer d'opale
Presque turquoises
Enfoncées
Dans le sac
Qu'ils trimballent
Avec pas grand-chose
Du pain rassis leur téléphone
A bout de souffle
Quelques morceaux de ciel bouché
Le nom d'une terre ou plusieurs
Rêvées
Et puis la craie
Des falaises blanches
On les voit s'il fait beau
Ou le trou noir
Du grand tunnel

Parfois

A l'abri d'un buisson

Ils ouvrent leur sachet

En silence

Hument le ressac

Respirent

Les cris du TGV

Comme des bouffées

De colle

Puis c'est leur tête qu'ils plongent

A l'intérieur

Ça crépite et s'entrechoque

Les voix des camions

Qui castagnent

Les falaises crayeuses

Et la mer qui s'écrase

Sur le bitume

Par gros temps

Les bâches qu'on plante

Et l'écume des essieux

Qui aveugle

Leurs yeux

Claude Raucy

Mai 1940. Je vais avoir un an. Les nazis envahissent la Gaume. Il faut fuir. Des routes, des bombes, des nuits dans le foin. Des vaches qu'il faut traire dans le pré pour avoir un peu de lait. Et puis l'Aude, un département près des Pyrénées. Après les routes bombardées, petit Poucet presque en vacances, je cherche mes premiers pas d'homme libre sur des sentiers de cailloux blancs. Je fais partie de ce que les gens du coin appellent les réfugiés. Le mot immigré n'est pas encore à la mode. Dans cette France nauséabonde du maréchal Pétain, des Français souvent logés petitement trouvent un lit pour des gens qu'ils ne connaissent pas. Ils les accueillent à une table qu'ils ont parfois du mal de garnir. Ils leur sourient.

Septembre 2015. Une petite ville belge tranquille et propre fait signer une pétition pour que des gens venus de loin aillent se faire réfugié ailleurs. On ne peut accueillir toute la misère du monde, n'est-ce pas.

Philippe Remy-Wilkin

Des vagues contre un rempart barbelé. Choc de plaques tectoniques à la lisière d'un univers étouffé, égocentré. Des embarcations à la dérive. Métaphore du sauve-qui-peut général. Et, derrière le chaos, des cols blancs aux filigranes de vampires, des oligarchies et des fanatismes dans leur sillage, qui assassinent des océans et des peuples.

Le monde a des allures de *Méduse*, l'Europe de *Radeau*.

Tendre la main à un ami possible, songer aux Juifs refoulés des années 30, à nos ancêtres jadis réfugiés en Hollande, en Grande-Bretagne ou en France, à ce fait si patent que nous sommes tous des migrants, d'hier, d'aujourd'hui ou de demain. Mais. Eviter que le radeau ne chavire, mal équipé, mal dirigé, trop étroit ou trop mal peuplé.

Le boomerang de nos intrusions carnassières nous place à l'heure de la responsabilité. Quitter nos vies d'autruches. Devenir. Des humains. De cette étoffe rêvée par des artistes.

A l'horizon, la rédemption ou la sanction.

Marie-Clotilde Roose

Indicible nostalgie

de la beauté

qui habite les cités de mémoire

dressées comme des torches

miroir où le feu côtoie l'eau

où la pierre brûle un soleil

nous attendons l'espérance

avec l'innocence claire

des garçons et des filles

jouant dans les fontaines

là où d'autres ont péri
au bûcher des imbéciles
au cri des tortionnaires
indicible
 beauté perdue
nostalgie de la grâce

en quelques lieux solaires
où l'enfance revient
 désaltérer nos âmes.

Martine Rouhart

A un ami resté là-bas

Mon cher Nassim,

J'espère que ce mot jeté par-delà les mers, au plein cœur de la guerre, te parviendra. Je voulais te rassurer, nous sommes tous bien arrivés. Dans un monde inconnu, où le ciel est sans couleur et l'air un peu froid, mais ne t'inquiète pas, tout va bien.

Je pense à toi, mon ami, à nos conversations le soir à l'ombre de l'amandier, au soleil rouge qui enflammait pour nous les hautes montagnes enneigées, je pense à mes enfants et à tout ce qui aurait pu être, je pense à la folie des hommes et à tous nos amis, perdus, morts ou dispersés. J'ignore si mes yeux reverront jamais les eaux bleu marine de l'Euphrate et nos douces collines nacrées plantées d'oliviers, je ne sais même pas ce qu'il en restera. L'avenir, immense et incertain, un précipice. J'ignore comment nous nous en sortirons et si la greffe prendra, dans cette terre étrangère. Ou bien nous faudra-t-il encore nous transplanter ailleurs ?

Zayane, ton amie exilée

Liliane Schraûwen

« Les femmes et les enfants d'abord », crie une voix.

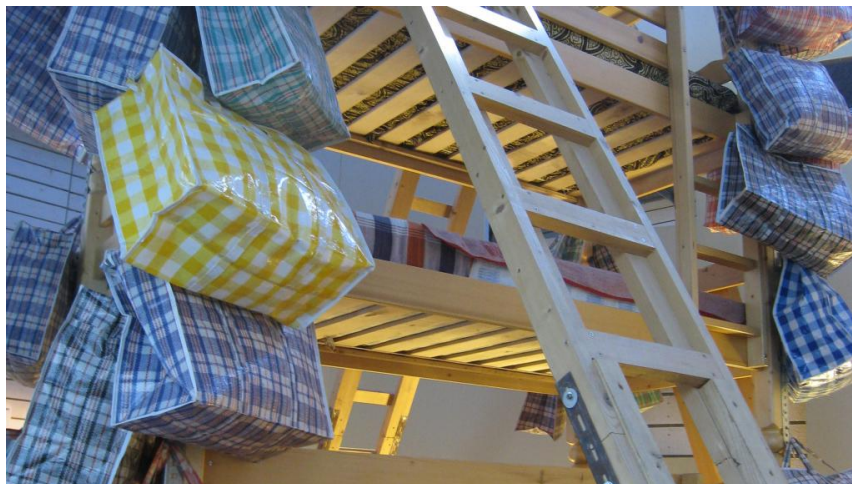
Une barque chargée d'infortunés fuyant guerre ou misère. La vie n'était plus supportable. Errer parmi les décombres, les petits pleurant de faim et de peur... Marcher loin pour trouver de l'eau, en évitant le cadavre pourrissant d'un chien ou d'un gamin.

De l'autre côté de la mer, l'abondance et la paix. Des magasins bondés de trésors. Des gens riches, heureux, bien nourris.

Certains passagers ont des gilets jaunes par-dessus leur t-shirt rouge ou bleu. Cela ressemble au Radeau de la Méduse, en plus coloré. Un navire passe ; le capitaine ne veut pas voir que l'esquif est en danger. Il n'intervient pas ; tant pis pour ceux-là dont les voix se perdent dans le bruit du moteur et du vent.

Ça tangué plus fort. L'homme répète son cri : « Les enfants d'abord ». Il empoigne un bébé, le jette à l'eau. D'autres l'imitent. Des pères s'interposent. Des mères sautent, pour ne pas laisser mourir seul leur petit.

Beaux clichés, demain, dans le journal.



Climbing down, une installation de Barthélémy Toguo au Musée de l'immigration, qui évoque les notions d'arrachement et de logement précaire.

Jean-Loup Seban

*L'exil aux champs*¹

Pour un cœur dépit , comme il est consolant
Sous Vertumne alangui, de cheminer aux champs,
De t ter et d'humer l'attristante verdure,
De voir son reflet dans l'expirante nature.

Nicandre frissonnant porte ses pas errants
Près des herbes jaunies qui gazent le torrent ;
Aux bras des Na ades s'apaise la brûlure
De la cruelle fin de sa magistrature.

Il avait emporté contre un parti puissant
L'assentiment royal pour saigner le traitant,
Briser le monopole, interdire l'usure.

Mais la Bourse en  moi la faillite augurant,
Le monarque bénit l'avidité des grands,
Du vertueux ministre  ta l'investiture.

¹ Inspiré par *Les Promenades d'automne des D lassements poétiques* que publièrent   Paris Cazin & La-Combe, en 1788.
L'auteur, Samuel Elisée Bridel (1761-1828), botaniste suisse,
songea sans doute   la disgrâce de Necker.

Monique Thomassetie

I

Au fond de ton jardin, je veillerai sur ton souvenir,
Enfant qui t'envoies vers des lieux ignorés.
Les racines me démangent,
malgré ma fidélité à ton pays blessé.
Là-bas, d'autres arbres t'accueilleront.
Si certains, bougons, ferment leurs branches,
ce sera par peur.
La peur, nous connaissons ! Quand tu te réfugiais
sous mes feuilles, tandis que brûlait ton toit.
Oui, fuis cet air chargé de poudre et de fumée
auxquelles ma sève résiste.
Résiste d'autant plus que les larmes
lui donnent la saveur de l'espoir.

II

Effervescence de l'exil.
Et son long mouvement
jalonné de haltes sous d'autres feuillages.
L'Enfant suit.
Avec, au fond du cœur,
l'image du jardin familial.
Telle une graine à bourgeonner
dans un air retrouvé.
Où ?
Partout...
De mémoire d'air...
De mémoire d'ères...
Mémoire d'espaces...

Mireille Ury

L'exilé sur la terre

J'ai tant tourné en rond
Suppliant l'horizon.
J'ai tant cherché, voulu,
Espéré, attendu
Un terroir pour enfin
N'être plus étranger.

J'ai rôdé dans les criques,
J'ai barré vers le large,
J'ai bravé les tempêtes
Et la nuit sans limite.
Des deux mains dans les vagues,
J'ai cherché l'origine
De leur âpre douceur
Et de leur violence.
Je n'ai rien ramené
Qu'à peine à mes poignets
Un peu de fade écume
Que la brise emporta.

Délaissant l'océan,
De fleuves en rivières,
De torrents en ruisseaux,
J'ai remonté leur cours,
Ecorchant mes phalanges
A chercher dans les pierres
La naissance de l'eau,
Le secret de la mer.

Je n'ai rien ramené
Qu'à la pulpe des mains,
Un peu de rouille pâle
Que l'air vif essuya.

J'ai tant tourné en rond
Suppliant l'horizon,
Je n'ai pas découvert
De raison pour nos songes
Pour nos bras nus de gîte,
Pour notre amour d'abri.

Silvia Vainberg

Dans le Parc Maximilien

Ouvrir les yeux
face à une bouche de feu muet.
Ouvrir les yeux devant les pieds joints de
une fillette appelée Jazmín.
Voir son monde flotter comme les
fragments d'un miroir abandonné
qui ont reflété son corps sur territoires vides.

Comment l'abritée contre les lambeaux
de naufrages qui tuent?
Comment endormir sa tristesse ?

*

Abrir los ojos
frente a una boca de fuego enmudecido.
Abrir los ojos ante los pies juntos de
una niña llamada Jazmín.

Ver su mundo flotar como los
fragmentos de un espejo abandonado
que reflejaron su cuerpo sobre territorios vacíos.

¿Cómo abrirla contra jirones
de naufragios que matan?
¿Cómo adormecer su tristeza?

Joëlle Van Hee

L'hirondelle

Le cœur léger, sans un mot, sans bagage
L'hirondelle est à nouveau partie en voyage
Elle a laissé là les premiers flocons
Sans attendre que poussent les bourgeons
Elle a quitté les rives de Saint-Nicolas
Pour goûter au soleil de Lukula
Un aller pour un éternel retour
A tire d'aile, pour fuir l'hiver, toujours...

Quand l'hirondelle reviendra s'exiler chez moi
Qu'elle se réfugiera dessous mon toit
Je penserai aux vents qui l'ont portée
Aux déserts, aux mers qu'elle a traversés
J'humerais son parfum de liberté
Et sur ses ailes, les embruns salés
Je l'écouterai chanter, impatient
Car c'est elle qui fera mon printemps...

Virginie Vanos

Je vote à droite, fier de défendre la vraie civilisation européenne. J'ai serré les dents à chaque vague d'immigration, même si je perdais patience à l'arrivée des Magrébins. L'année de ma retraite fut celle de l'assaut des migrants. Je craignais pour le respect de nos valeurs ainsi que pour nos finances. Sans parler du terrorisme. Mes stock-options en poche, je partis loin de cette décadence. Mon choix fut vite fait: j'acquis une ferme en Nouvelle-Zélande. Là, je serais tranquille.

Mais ma maison était sise en terre maori. J'avais à peine posé mes malles que le jardin fut investi par des indigènes. A ma vue, ils se mirent à danser tels des forcenés. Cette atrocité se nomme Haka. On dit que c'est une manifestation de bienvenue. J'étais blême de rage et de frustration. Cet accueil était terrifiant.

La cérémonie finie, j'allai me coucher, effrayé par ces moricauds. Je songeai à repartir mais me ravisai illico.

A quoi bon ? De toute façon, où que j'aille, je serai toujours l'étranger d'autrui.

Marie France Versailles

La valise rouge

Il s'est levé. Sur ses mauvaises jambes : nonante ans chacune.

La radio. La télé. Il y avait eu trop de mots, trop d'images, de cris étouffés.

Il a voulu savoir par lui-même. Faire quelque chose lui aussi, peut-être.

Dans le parc voisin de la maison de repos,
ne restaient que les traces d'un camp de toiles, les miettes d'un espoir,
ratissées, balayées, évacuées.

Mais là, dans l'ombre d'un arbre, une petite valise rouge.

Abandonnée ? Oubliée ? Planquée ?

Sa veste l'a emballée, il l'a serrée contre lui. Très fort.

Dans sa chambre, posée sur son lit, elle ne pesait rien sur la couette.

Une main, pudique, est partie à la découverte. Tâtant du tissu, du flou, du linge, une jupe...
Du féminin. Il a deviné la jeune fille. Une vie devant elle.

Alors, quand les infos ont repris possession de la table du soir,
quand il a vu ce camp démantelé, les gens partir,
il s'est dit qu'il connaissait quelqu'un parmi eux.
Il a pensé à la valise.
Et s'est promis d'en prendre soin.

Nathalie Wagnies

Frontières

Etre
Quatre lettres
Si faciles à conjuguer
Si complexes à construire

Je suis
Tu grandis
Il devient
Nous existons
Vous survivez
Ils vont ailleurs tenter de vivre

J'étais je me rappelle
Mais qui suis-je aujourd'hui
Qui serai-je demain

Puisqu'il me faut partir, l'ami
Puisque là-bas n'est plus vivable
Je m'emporterai avec moi
C'est en moi que j'ouvrirai
Portes et frontières

Et je puiserai
En vos bras tendus
L'énergie d'un nouveau chant
Je proclamerai ces vers
Dans le vent du matin

Je suis de toutes mes terres
Mes frontières sont nomades
Il m'est donné de me reconnaître
Là où le cœur palpite et cogne

Je suis de toutes les rencontres
De toutes les lucarnes
Qui ensoleillent mon âme

Je suis de la contrée des hommes
On m'a façonnée à l'argile de la terre
La vie coule en mes veines
Je suis de toutes les lumières

Est-il possible d'être d'un seul endroit
Ne naît-on qu'une seule fois

Ma rose des vents
Me souffle de nouveaux chemins
Entre aquilons et harmattans

Je suis de toutes mes naissances



Anne-Marie Weyers

Ils avaient bu la terre, la terre les avait bus.

En elle ils étaient embrassés, masse informe qui les contenait tous, à bout de forces, soudés d'obstination féroce, tissu terreux, lisse, gluant d'argile, de peaux, de tendons, amas de chairs meurtries, de glaise humaine, charpentes d'os rompus, d'ailes broyées, fossiles vivants de chyroptères, d'archéoptéryx géants, frères d'errance, aveugles, muets, et filles des éléments déchaînés, vulnérables.

Elle avait bu larmes et humeurs, englouti murmures, agonies, terreurs, et étouffé la chair, ses cris, ses courages.

Elle avait bu le sang, mais elle rend ce qu'elle prend la terre, peuple son giron de rêves, de mystères, et livre, révèle, enseigne secrets et remèdes, trésors de son immense corps.



Jean Lacroix

Ixelles, terre d'artistes. Un entretien avec Yves de Jonghe, échevin de la Culture

Comment peut-on expliquer l'attrait qu'a toujours exercé la Commune d'Ixelles sur les artistes : peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, écrivains ?

Parfois appelée le Montmartre bruxellois, la Commune d'Ixelles a toujours attiré les artistes. Cela peut en partie s'expliquer par le maillage culturel important qui très vite s'est développé, surtout dans le centre d'Ixelles, rayonnant depuis la Porte de Namur, proche de la prestigieuse avenue Louise qui vit s'installer, au XIXème siècle, la grande bourgeoisie très friande de découvertes artistiques. Dans ce sillage de nombreux théâtres (de la Toison d'Or, Varia, Rideau de Bruxelles, Molière, Mercelis, Marni...), des musées dont notre Musée d'Ixelles ont vu le jour dans les environs, sans oublier le célèbre paquebot Flagey, participant tous, aujourd'hui encore, à cet engouement. Depuis longtemps déjà, Ixelles baigne dans un terreau culturel très fertile ouvert à toutes les formes artistiques. D'ailleurs, depuis l'arrivée chez nous d'habitants de nationalités diverses, un tissu multiculturel important existe et renforce cet intérêt grandissant pour la culture dans notre Commune. De plus, Ixelles fait aujourd'hui encore la part belle aux artistes de tous les horizons ; que ce soit les écrivains dont les livres se retrouvent dans les rayons de la Bibliothèque francophone, ou les peintres, sculpteurs et plasticiens dont les œuvres s'exposent au Musée d'Ixelles et parfois à la Chapelle de Boondael, ou enfin les comédiens, chanteurs, musiciens offrant du rêve aux petits comme aux grands. Ixelles est de tous les rendez-vous ! Ce qui fait le bonheur d'un très large public en quête d'une programmation culturelle riche et très diversifiée.

Des écrivains célèbres sont nés, ont habité ou sont décédés dans la belle commune d'Ixelles (De Coster, Ghelderode, Odilon-Jean Périer, Albert Aygueparse, Franz Hellens, Neel Doff, Henri Michaux, Amélie Nothomb, Eric Emmanuel Schmitt...). Comment les autorités communales valorisent-elles le souvenir de leur passage ou de leur actuelle présence ?

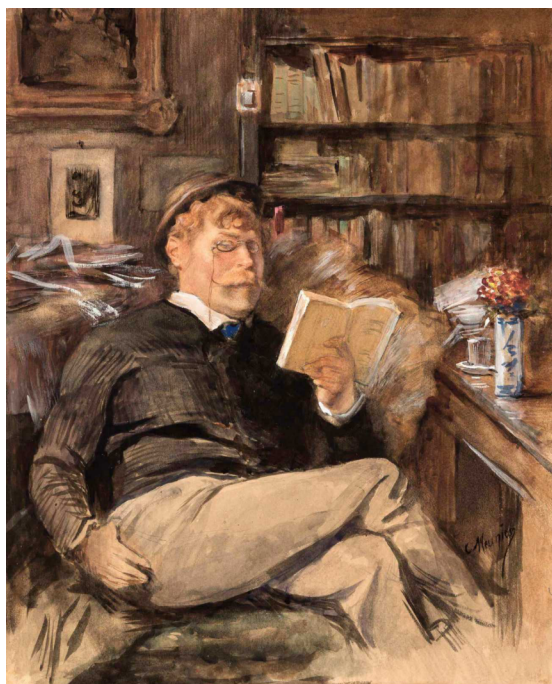
Plaque commémorative, nom de rue ou monument, la Commune d'Ixelles dispose de moyens très variés pour valoriser le souvenir de ces écrivains célèbres. Ainsi, Charles De Coster, Michel de Ghelderode, Franz Hellens et Neel Doff, sont honorés par une plaque commémorative posée près de leur lieu de naissance, de résidence ou de décès. De Coster, à l'angle des rues de l'Arbre Bénit et Mercelis, Ghelderode rue de l'Arbre-Bénit ou encore rue de Naples pour Hellens et Doff. En outre, un monument dédié à la mémoire de Charles De Coster se trouve près des Etangs d'Ixelles et, comme pour Henri Michaux, une voirie porte aussi son nom. Certains, comme Odilon-Jean Périer et Albert Aygueparse sont honorés par d'autres Communes. Ainsi, un monument est érigé en l'honneur de Périer, avenue Louise, sur le territoire de Bruxelles-Ville, tandis que Forest a placé une plaque commémorant Aygueparse, rue Marconi. En outre, Ixelles a fêté récemment l'écrivain Michel de Ghelderode à travers un spectacle entièrement dédié à son œuvre et proposé au Petit Théâtre Mercelis. Comme vous pouvez le constater, Ixelles n'oublie pas les écrivains célèbres qui sont passés sur son territoire.

Camille Lemonnier a un statut particulier : il a non seulement habité à Ixelles, où il est né et décédé, mais de plus, depuis près de 70 ans, le Musée Camille Lemonnier a reconstitué le bureau de l'écrivain dans un immeuble situé 150, chaussée de Wavre, géré par l'Association des Ecrivains Belges. Quelle est l'importance de ce patrimoine exceptionnel ?

Je crois pouvoir dire du patrimoine laissé par Camille Lemonnier qu'il est exceptionnel à plus d'un titre. D'une part, la collection que contient le musée Camille Lemonnier est constituée de manuscrits originaux très précieux, d'une bibliothèque témoignant d'une érudition exemplaire (de son époque et d'autres périodes), d'archives sur l'art de son époque constituées par l'écrivain lui-même, et d'une collection d'œuvres d'art reflétant le contexte artistique de l'époque, ses goûts éclairés (peintures, sculptures, gravures...) et son talent reconnu de critique d'art... D'autre part, Ixelles honore cet illustre écrivain de plusieurs manières. Une voirie communale porte son nom, une plaque commémorative est placée chaussée d'Ixelles et un monument lui est dédié sur la terrasse supérieure des jardins de l'Abbaye Notre-Dame de la Cambre. De plus, dans le cadre du centième anniversaire du décès de l'artiste en 2013, la Commune d'Ixelles a édité un dépliant et organisé pas moins de quatre promenades littéraires guidées.

Pourquoi la littérature est-elle à ce point fondamentale dans les projets actuels et futurs de l'Echevinat de la Culture d'Ixelles ?

La littérature est le point de départ de nombreux projets culturels, car elle est souvent le socle, la base des réflexions participant à la réalisation de ces projets. En effet, qu'il s'agisse de concevoir un spectacle, de peindre un tableau ou même d'écrire un livre, la littérature est, autant que leur vécu, une source d'inspiration très riche pour les différents artistes. Par ailleurs, il paraît important, à mes yeux, de pouvoir mettre la littérature « source de savoirs » en avant auprès de nos jeunes, surtout à notre époque où la télévision, l'informatique et Internet en particulier occupent une place prépondérante dans la recherche de la connaissance, avec tout ce que cela peut comporter de désinformation à des degrés divers. Aujourd'hui, en effet, le bon vieux livre « papier » fait parfois place aux téléphones portables, tablettes tactiles et autres e-books. Pourtant, la littérature n'en reste pas moins un pilier de l'érudition, une fenêtre ouverte sur le monde et une bonne façon d'élargir notre expérience. Rien de virtuel !



Camille Lemonnier dans sa bibliothèque.
Aquarelle sur papier. Musée Camille
Lemonnier, Bruxelles

Michel Ducobu

Pique-nique au pain noir

Un dimanche maussade du mois d'août de cette année. Au programme : une randonnée à pied d'une vingtaine de kilomètres en Hesbaye liégeoise. Plus précisément un circuit en boucle, tracé en partie sur les sentiers des GR 412 et 564, autour de Braives, en passant par deux-trois villages et en suivant quelques fois, au fond d'une petite vallée touffue, le cours indolent de la Mehaigne. Étonnamment, le circuit traverse des champs immenses, de rudes éteules, les premiers guérets de la fin de l'été ; on se frotte même de très près aux rangées de maïs et de miscanthus si l'on suit fidèlement l'itinéraire détaillé dans le topo-guide. Sous le ciel bas, de longs alignements d'éoliennes griffent les nuages et font chavirer l'horizon. Rien de bien exaltant dans ce parcours plat et raviné par le charroi agricole. Et la stupéfaction atteint son comble quand on découvre que le tracé champêtre est balisé également, ce jour-là, pour les cyclistes... On les verra vite débouler sur leur VTT d'assaut, harnachés et solidement casqués, soufflant et pestant contre les fosses et les bosses qui en envoient quelques-uns au sol. Pas facile de progresser non plus pour nous qui nous écartons chaque fois pour ne pas être responsables de leurs cabrioles. Un sentiment étrange nous envahit : sommes-nous de trop dans ce paysage, sommes-nous dans la campagne ou en campagne contre ces rivaux qui nous repoussent constamment vers l'ornière, quand ce n'est pas dans un champ de betteraves ? Qui donc a priorité au milieu de cette « réserve » dominicale, cet *openfield* soi-disant pittoresque et paisible mais livré en fait à des activités acrobatiques ? Par bonheur, une drève de peupliers envoie les envahisseurs d'un côté, les marcheurs de l'autre. Une drève... Le joli mot flamand qui nous rassure quelque peu et nous ramène aux scènes bucoliques peintes sur le vif par les paysagistes de jadis... Au-delà des arbres délicatement dressés, qui nous font oublier la raideur métallique des éoliennes, nous pénétrons dans une vallée fermée où coule, à l'ombre des bouquets d'aulnes et de saules, la timide Mehaigne. Pas trop limpide, son eau, plutôt laiteuse, trouble, peu attirante. Et néanmoins elle est poissonneuse, grâce au contrat de rivière local qui en protège, en principe, la qualité. Elle nous conduit vers le village de Huccorgne ou plutôt vers l'imposant viaduc autoroutier qui le surplombe de son ombre gigantesque et l'écrase par son vacarme assourdissant. Au pied de l'ouvrage d'art, une maison abandonnée, ensevelie sous un linceul de lierre, semble traduire tout le désarroi d'une

population qui a dû fuir ou supporter, sans être expropriée, un tel tonnerre au-dessus de la tête. Quelques centaines de mètres plus loin, une prairie, à peine ensoleillée, nous offre la pause et le bref temps d'un pique-nique. La rivière se traîne à nos pieds, charriant d'opaques langueurs et des bouteilles en plastique. Le vrombissement toxique des voitures et des camions, malgré la distance, ne nous laisse pas vraiment en paix. Ici pas d'angélus à la Millet ni de bonheur dans le pré mais un malaise, un mal-être, quelque chose de l'ordre du dérèglement des sens, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat qui n'a rien de poétique et qui gâte notre déjeuner sur l'herbe.

Nous quittons le vallon infernal, gravissons une colline boisée, au doux nom de « La Croupette » et découvrons plus loin l'église et le château de Fumal. Au pied de l'imposante bâtisse, coiffée de bulbes, s'étire l'asphalte rectiligne du Ravel. C'est lui qui a remplacé la ligne de chemin de fer 127, créée en 1875, pour relier Landen à Huy et croiser la 126 qui continuait de son côté vers Ciney. Depuis les années soixante, les trains ont cédé la place aux autobus, les voies ont été déferrées au début de notre siècle et... les cyclistes (les autres, les usagers lents...) ont envahi le bitume, en même temps que les cavaliers, les joggeurs, les patineurs et, bien entendu, les quelques rares promeneurs du dimanche que ne dérangent pas les lignes droites entre les barrières épaisses des bosquets. Nous l'évitons pour suivre l'empierre sinueux qui nous mène au village de Fallais. A l'entrée, sur la façade d'un immeuble ancien, face à l'ancienne gare, dont ne subsiste que la pancarte métallique, une autre plaque, plus modeste, rappelle la carrière postale et littéraire de Hubert Krains. Lui, ici ! L'éminent président des écrivains belges, qui succéda au premier en fonction, Octave Maus, et fut aux commandes de l'AEB de 1920 à 1934, date de sa mort, nous le découvrons par surprise dans ce petit coin perdu de province. Né à Les Waleffes, un hameau situé à quelques kilomètres de là, fils d'agriculteurs, il ne fit pas de longues études à Waremmé, contraint d'aider son père à gagner le pain quotidien familial. On le retrouve à la Poste de Morlanwez, puis à celle de Fallais, puis à Bruxelles. Il gravira les échelons à une vitesse étonnante, deviendra, à 33 ans, secrétaire général du Bureau de l'Union Postale Universelle, situé en Suisse, à Berne, avant de revenir au pays, en 1911, à Bruxelles, et se voir nommé, quelques années plus tard, directeur général des Postes. Entretemps il aura été élu par ses pairs président de notre Association et sera entré à l'Académie... Formidable parcours pour un petit campagnard hesbignon qui se formera en grande partie par lui-même, dévorant les livres des bibliothèques paroissiales et recherchant la compagnie des écrivains en vue de l'époque, les Mockel, Eekhoud, Waller entre

autres, ainsi que le groupe très remuant de la Jeune Belgique. De grands beaux livres vont fleurir sous sa plume, essentiellement « Le Pain noir », dès 1900, et « Mes Amis », en 1921, qui se verra attribuer le Prix triennal de Littérature. Nous y voici donc, au pays des misérables qui auront mangé leur pain blanc avant leur pain noir ! Rendons justice à ce pauvre Jean Leduc, aubergiste avec sa femme Thérèse, à l'enseigne de l'auberge de l'Etoile, sur la route de Huy à Tirlemont, encore visible le long de notre randonnée qui nous ramènera fourbus, en fin de journée, vers l'église de Latinne. Elle s'appelle désormais « La Belle Thérèse » mais rien n'y montre vraiment qu'aurait pu s'y produire un drame affreux, cent quarante ans plus tôt, à cause de ce maudit chemin de fer, la ligne 127, qui, à peine en activité, éloigna définitivement de la route et du cabaret des époux Leduc charrettes, fiacres, diligences, malle-poste et autres engins hippomobiles chargés de clients assoiffés. Krains, resté très ancré sentimentalement dans sa région, en fit un roman tout entier réaliste, misérabiliste même à certains moments mais écrit dans un style d'une précision parfaite, émaillé de descriptions qu'on a pu trouver par la suite trop conventionnelles mais qui sont pourtant d'une justesse frappante, coulées parfois dans une forme poétique quand il s'agit d'évoquer, par exemple l'« eau innocente » de la Mehaigne ou « le coq de l'église qui étincelait dans le ciel bleu ». Apparemment nous n'avons pas vu les mêmes choses que lui mais aujourd'hui nous arrivons toujours trop tard, n'est-ce pas, cher *lecteur*, *mon semblable*, *mon frère* ? *Tu le connais, ce monstre délicat* : la sinistrose ! Krains a vu la misère noire cachée dans des paysages parfois sublimes (lisez les pages exquises de « Mes Amis » consacrées aux dimanches de printemps !) et nous, pauvres humains du siècle, nous ne pouvons plus détacher nos regards des ravages provoqués par l'industrialisation, l'urbanisation, la pollution et autres punitions du même tonneau. On n'en meurt pas tous mais on en souffre à petits effets pervers quotidiens et notre pain n'est plus aussi blanc ni complet que dans les huches de Hesbaye, au temps jadis des jours resplendissants d'avril qui sentaient bon l'aubépine ou le prunellier des haies.

Le pain des Leduc, lui, ne restera pas blanc à cause de la fumée charbonneuse du train maudit. L'homme va perdre confiance et courage, la femme va perdre tout à fait la tête devant tant de malheurs, et même la pauvre Céline, sa nièce, son rêve d'amour éternel à cause d'un vilain séducteur de la ville. Dénouement atroce de ce mélodrame campagnard : le malheureux aubergiste, ruiné et abandonné par tous, se jette sous les roues de la locomotive, quelques années avant que l'auteur lui-même ne perde accidentellement la vie dans des circonstances à peu près pareilles, en gare du Nord. La gare de sa ville, Bruxelles, capitale grandiose de la

réussite et de la culture mais aussi de la perte, où la mère Thérèse, le seul jour où elle avait pu rassembler quelques sous, avait tenté en vain de sauver son fils indigne de la vie de misère et de déchéance qu'il menait au fond des Marolles.

Quelles miettes reste-t-il de ce maigre pain noir que Hubert Krains pétrit pourtant avec tant de soin et de compassion pour ses personnages ? Un vieux livre qu'on ne réédite plus, épuisé depuis pas mal d'années, et qu'il faut aller chercher patiemment chez les rares bouquinistes qui survivent ou dans les bibliothèques publiques ? Bien plus intéressant et profond assurément qu'un petit roman régionaliste démodé ! Le compagnon idéal, en fait, de notre topo-guide qui nous a permis de découvrir ce bout de Hesbaye et ses étonnantes particularités : vastes étendues de terres moissonnées, labourées ensuite par des hordes de vétéristes sauvages, barrières hautaines et inhospitalières des éoliennes qui broient inlassablement le paysage de leurs pales monotones, morne cours d'eau qui prend des couleurs de lessive, viaducs autoroutiers rasant un village et rendant sourds ses habitants, un Ravel qui n'a rien d'une pavane et qui, sans s'orner de la moindre arabesque mélodieuse, fonce aveuglément derrière un train fantôme privé à tout jamais de ses rails...

Plus réconfortant toutefois, en fin de parcours, cet arrêt devant l'ancienne Cour de Justice. Sous l'Ancien Régime, juges et greffiers réglaient dans ce bel et noble édifice les problèmes de voisinage. De nos jours, elle héberge plusieurs organismes publics et associations citoyennes dont la mission principale est la défense de l'environnement et le développement du tourisme vert. Mais avec quels pouvoirs et quels moyens ? Devant les sévères tribunaux de nos aïeux, les prédateurs de notre patrimoine naturel en auraient eu, de lourds comptes à rendre...

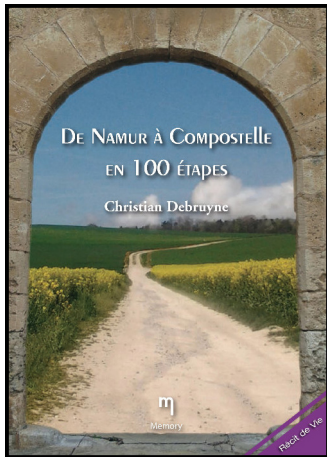
En achevant la lecture du « Pain noir » sur cette phrase de l'auteur : *Celui qui n'a pas de chagrin en attend*, je n'ai pu m'empêcher de penser avec mélancolie à toutes les nouvelles variétés de nuisances environnementales que l'on nous annonce, à coup sûr, pour notre grand soir...

Anne-Michèle Hamesse

Soirée des Lettres du 20 mai 2015

Christian Debruyne, Jacques Goyens, Daniel Salvatore Schiffer

La soirée sera agrémentée de luth joué par Marion Le Louarn de Bary



Présenté par Joseph Bodson, poète et homme de bien qui l'escorta ce soir avec ferveur sur les chemins de Compostelle, Christian Debruyne nous fait partager, avec générosité et simplicité, son aventure intérieure.

Il témoigne de la magie de ce chemin qui lui a permis de ressentir avec une acuité nouvelle les réalités de notre quotidien.

Il nous évoque ses rencontres extraordinaires, les joies intenses éprouvées, nous parle de cette force qui pousse à avancer et vous dépouille de toute peur.

Le Chemin de Compostelle se mérite, affirme Christian Debruyne, et il procure à celui qui l'entame un incomparable sentiment de plénitude.

L'auteur de *De Namur à Compostelle en 100 jours* nous raconte à quel point découvrir le monde, les autres, au travers de ce long périple, peut prendre du sens, il ne se passe pas une journée, nous confie-t-il, sans qu'il ne songe aux bienfaits de cet événement qui vit en lui et l'accompagnera jusqu'à son dernier souffle.

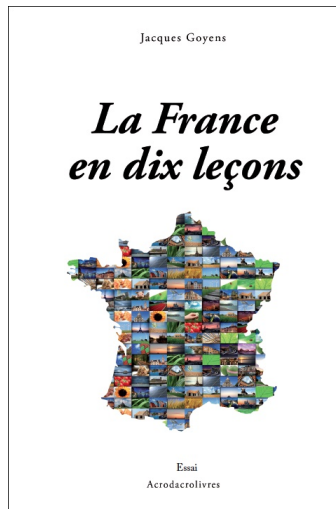
C'est avec ferveur et sincérité qu'il en a fait le récit à un public conquis.

Outre la démarche personnelle rattachée à son périple, Christian Debruyne apporte son soutien à l'association *Make a Wish* (Fais un vœu), une association sans but lucratif qui vient en aide aux enfants atteints de pathologies lourdes en accomplissant leurs rêves. Les droits d'auteur générés par la vente de ce livre, rédigé sous la forme d'un journal de bord, sont reversés intégralement à l'association en Belgique.

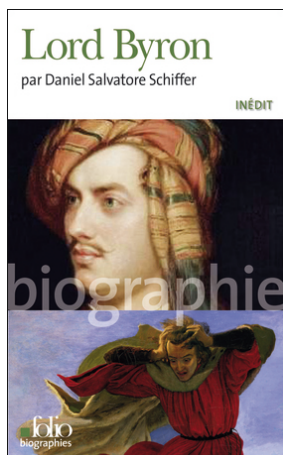
Ce sera ensuite le tour de Jacques Goyens, qui nous communique son enthousiasme pour notre voisin pays en nous faisant parcourir les routes de France, il nous emporte en ces belles régions qui lui tiennent à cœur, il nous en parle dans son essai *La France en dix leçons*, édité chez Acrodacrolivre.

Près de trente ans de séjours en France lui ont donné l'expérience nécessaire pour en partager l'idée qu'il s'en est forgée.

Ancien professeur de français, Jacques Goyens est romancier et poète, ses deux dernières oeuvres *Mon Père cet inconnu* et *Singulier Pluriel* restent dans nos mémoires.



Ce voyage dans l'Hexagone est présenté par Dominique Aguessy, femme d'écriture et d'engagement, auteur sensible des *Raisins de la Mer*.



Suit alors un exposé par Daniel Salvatore Schiffer, fasciné par le dandysme, on se souvient de *Splendeur et misère d'un dandy*, consacré à Oscar Wilde et on remarque au passage l'étonnante ressemblance de l'auteur avec son modèle.

Grande figure intellectuelle d'aujourd'hui, Daniel Salvatore Schiffer, rebelle et toujours à la pointe des indignations nécessaires, sera présenté par Jean-Loup Seban, dont le talent philosophique et d'orateur impertinent ne sont plus à démontrer.

Schiffer nous présente ce soir *Lord Byron*, biographie parue chez Gallimard en collection Folio.

C'est un Byron méconnu dont il sera question.

Injustement ignoré, personnage au talent immense, égal de

Musset, Hugo, Dostoïevsky, Pouchkine, Goethe, Byron influença également les peintres Delacroix, Courbet et Géricault.

Devant un public captivé, Schiffer évoquera le parcours de ce poète hors normes, ses rapports difficiles aux femmes, ses bannissements, le parcours politique de cet homme paradoxal, parfois Robin des Bois, aussi bien que libertin et libertaire, admirateur de Voltaire et de La Rochefoucault, de Napoléon, révolutionnaire courageux, poète et dramaturge, avant-gardiste et intellectuel engagé, un personnage à la fois noble et odieux.

Sous le choc de tant de divertissements variés, de culture et d'éclat, la Soirée des Lettres se termina tard, les débats ayant repris autour du verre de l'amitié.

Philippe Leuckx

Soirée des Lettres du 17 juin 2015
Sylvie Godefroid, Françoise Houdart, Jean-Jacques Bailly

Entre droits de reprographie, roman intimiste et essai philosophique, une soirée riche.

La séance débute par un petit exposé de Sylvie Godefroid, responsable SABAM littérature, par ailleurs romancière et membre de notre Association. Elle a publié chez Avant-Propos un roman, « Anagramme des sens ».

Sylvie Godefroid rappelle les conditions (Sabam ou autres Scam/SACD) : il faut évidemment déclarer ses œuvres (romans, recueils, essais, textes longs, articles...) pour pouvoir bénéficier des droits de reprographie. Depuis dix ans environ, chaque auteur, susceptible d'être photocopié, reçoit cette part lors de la distribution/répartition des droits. Elle s'ajoute à la part traditionnelle des droits que chaque auteur reçoit sur la base de sa production littéraire. 50000

bénéficiaires, tous genres confondus (littéraires et autres). Un exemple : parmi ces bénéficiaires, au nombre imposant, on compte aussi les auteurs d'un seul recueil ou seul roman enregistré à la SABAM !

Elle évoque ensuite les bourses de création : deux sont accordées cette année. Les dossiers doivent rentrer avant la date butoir du 31 octobre 2015.

Elle insiste enfin sur l'aspect professionnel du statut de l'écrivain, et les démarches à mettre en œuvre pour l'assurer. Elle se met à la disposition de quiconque souhaite en savoir un peu plus en matière de droits, d'auteurs et de reprographie. L'inscription à la SABAM s'élève à 31€, récupérables si l'on se désinscrit.



Françoise Houdart

Victoria Libourne

ÉDITIONS LUCE WILQUIN

Isabelle Bary, romancière publiée chez Luce Wilquin, présente un auteur maison lui aussi, Françoise Houdart, pour son quinzième roman, « Victoria Libourne » (seizième livre chez l'éditrice d'Avin).

Un roman de rencontres, bien dans la manière de notre romancière hennuyère. Et le Hainaut, avec son vieux Canal du Centre est au cœur de l'intrigue. Intrigue mi psychologique mi policière, puisqu'il y aura enquête autour d'un personnage de noyé. Clémence, Clem pour l'entourage, en manque de père, de repères, dotée d'une mère toxique, elle-même mère d'un petit Hugo Delvallée, sent l'heure de s'engager dans sa vie, pour

combattre morosité et routine. Et pourtant, ça lui coûte de déroger aux habitudes. Et pourtant, elle ne manque pas de force ni d'énergie battante.

Le combat existentiel se profile. L'amitié de Thérèse est un gage d'avancée. Mais que trouver, aux berges de l'existence ? N'y a-t-il pas danger ? Comme en ce jardin-prison, où elle laisse se développer son imaginaire et la floraison des herbes sauvages ?

Entre terre ferme ou instable et eaux dangereuses, le roman d'Houdart sans cesse éveille aux questions fondamentales sur l'existence, les rencontres, les changements dans une vie. Bachelard n'est pas en reste et la romancière avoue qu'elle est sensible à ce thème de l'eau, dans une relation panique.

Les personnages, Clem, Moïse, Victoria Libourne, voyagent entre Hainaut et Bordelais, entre réalité et imaginaire, et, comme s'interroge l'auteur, que savons-nous de nous, des autres, de la part de réalité et de rêve ?

Isabelle Bary met en lumière les constantes de l'univers de notre écrivain : ce sens de la description réaliste, la poésie des lieux perçus au plus près, l'eau qui se décline en tous sens.

Le style lumineux et luministe de l'auteur ajoute au charme, bien sûr :

« Clem a traversé sans hâte le hameau des Italiens. Il fait froid. Les petites maisons se serrent les unes contre les autres le long des trottoirs, petites vieilles frileuses marquées par le temps. Pas un chat dans les rues. Juste un frisson de rideau ici ou là sur son passage... »

Dans une troisième partie de notre soirée, Renaud Denuit s'entretient avec le philosophe Jean-Jacques Bailly, spécialiste de l'hébreu, docteur en philosophie de l'ULB, diplômé de l'UCL (droit), professeur. Jean-Jacques Bailly, né à Saint-Ghislain, réside aujourd'hui à Louvain-la-Neuve et il a publié en 2013 deux tomes d'un essai, « Eros et infini », à l'Harmattan.

A la stricte demande de définition des deux mots-clés de son livre de philosophie, l'auteur s'engage dans un parcours où, d'emblée, il évacue le recours métaphysique, puisque, selon lui, « Le sujet se momifie dans la croyance mais revit dans l'interpellation et l'interprétation qui s'ensuit ». D'emblée, il cite Nietzsche et Heidegger : deux pôles d'un changement radical. L'un, puisque « Dieu est mort ». L'autre, pour tenter de faire revivre la métaphysique.

L'Eros est « l'ouverture des sens à l'invention du sens ». Dans notre expérience du monde, de

la nouveauté et du sens : foin de l'ontologie, des croyances, retour aux grandes questions vraiment philosophiques.

L'infini ? Il faut postuler : un « retrait de l'infini », la seule transcendance, réservée « à celle du sens ».

Le sommaire des deux tomes laisse rêveur : herméneutique de la temporalité... expérience de la limite... plaisir et volupté... la peau du sujet... l'éros du sens... vivre face à l'abîme...

De quoi alimenter notre réflexion, nos questionnements... Au fait, pas un mot de notre auteur sur Teilhard ?

Echanges et verre de l'amitié.

Renaud Denuit

Remise des prix littéraires 2015 de l'AEB le 21 octobre 2015

Pour cette année 2015, l'association avait le bonheur de remettre trois prix : un biennal, un triennal et un annuel. Cette sympathique cérémonie eut lieu avant la Soirée des Lettres proprement dite, dont il est question plus loin.

Le prix Gilles Nélod, d'un montant de 250 euros, a été créé grâce à la libéralité de M. Nélod et récompense, tous les deux ans, l'auteur d'un récit ou d'un conte. Une seule candidature était



parvenue, celle de M. Claude Raucy, membre de notre association, avec son récit « La sonatine de Clementi ». Le jury, composé de Claire-Anne Magnès, membre de notre Conseil d'administration, Roselyne de Donnea et Yves Caldor, avait, comme l'y autorise le règlement du prix, la possibilité de ne pas décerner celui-ci, au cas où l'œuvre n'était pas jugée de valeur suffisante : tel n'a pas été le cas !

Claire-Anne Magnès évoqua en ces termes le lauréat :

"Né à Saint-Mard en 1939, romaniste, professeur à l'athénée royal de Virton de 1961 à 1996, Claude Raucy est l'auteur d'une œuvre abondante. Sa bibliographie compte des poèmes, du théâtre et, surtout, des nouvelles, contes et romans, dont certains sont destinés à la jeunesse. Le prix Nicole Houssa a été attribué à ses poèmes de *Maraudes*, en 1971 ; le prix Baron de Thysebaert à son roman *L'auberge de l'Antoinette*, en 1990 et aujourd'hui, le prix Gilles Nélod à *La sonatine de Clementi*. Le jury a beaucoup apprécié les qualités d'écriture, la sensibilité, la belle imagination et l'originalité de ce récit.

L'action se situe de nos jours, à Florence. Comme son auteur, le personnage central, Laurent, est amoureux de l'Italie. Voici plus de trente ans qu'il loge à la *pensione* Bencistà quand il réside dans la ville. Lors de son premier séjour, il a rencontré là une jeune Parisienne, charmante, mystérieuse et fantasque, Isabelle, qui se faisait nommer Fauvette. Elle jouait au piano, de façon incomparable, une sonatine de Clementi. Laurent a perdu toute trace d'elle mais son souvenir le hante et s'apparente fort au sentiment amoureux. À l'apparent réalisme de ces données, s'ajoute bientôt l'élément qui confère son originalité au sujet : la croyance en la métempsychose. Laurent est quasi certain que les êtres connaissent plusieurs vies. On peut donc croiser, voire côtoyer, des personnes qui en évoquent d'autres, aujourd'hui disparues. Ressemblances, coïncidences, hasards étranges se multiplient au cours d'un récit de plus en plus fiévreux.

Le prix Nélod ne peut couronner qu'un texte inédit. Nous sommes persuadés que *La sonatine de Clementi* trouvera sous peu un éditeur et qu'ainsi, de nombreux lecteurs pourront être séduits par cette œuvre peu banale de Claude Raucy. "

Créé grâce à la libéralité de la regrettée Geneviève Grand'Ry, peintre et poète, ancienne directrice de la Chapelle de Boondael, le prix qui porte son nom, d'un montant de 2.200 euros, est réservé aux jeunes poètes et est attribué tous les trois ans. Les manuscrits sont anonymes, mais portent une devise suivie d'un nombre, repris sur une enveloppe fermée contenant l'identité et les coordonnées du ou de la candidate. Six manuscrits furent déposés. Le jury, composé de Françoise Lalande, Michel Joiret, Philippe Leuckx, Thierry-Pierre Clément et Renaud Denuit a décidé de couronner le manuscrit « Chanvre et lierre » dont l'auteure est Charline Lambert.

Née en avril 1989 à Rocourt (Liège), Charline Lambert vit à Waremmé. Diplômée en langues et littératures françaises et romanes, elle est actuellement aspirante F.R.S. – FNRS en littérature française à l'Université catholique de Louvain. Elle se spécialise dans la poésie, l'esthétique et l'analyse la littérature française de Belgique.

Le texte couronné est une odyssée gourmande, d'une sensualité subtile, sans la moindre mièvrerie, fondée sur une inspiration maîtrisée - un travail d'écriture exigeant qui ne laisse rien (ou presque rien) passer – avec de temps à autre, arrêt sur l'émotion... Voici donc un long poème, qui allie force et subtilité.

Chanvre et lierre apparaît ainsi comme un vrai projet poétique, ancré dans un voyage permissif au sein de la mythologie hellénique pour en dégager un nouveau potentiel esthétique, avec une prosodie intéressante (on pourrait parler d'un "son" plutôt que d'un "ton" qui fait chanter le vers). Le poète suggère, procède par autant de voix égales mais finement balancées. Le jury a apprécié l'ambition même du projet et son point de vue original. Il considère que cette œuvre d'une jeune auteure est déjà davantage qu'une promesse.

Signalons que Charline a produit un second recueil poétique, intitulé *Sous dialyses*, qui paraîtra à la rentrée littéraire 2016 aux Éditions L'Âge d'homme.

Enfin, le prix annuel Emma Martin, d'un montant de 1000 euros, était, cette année, attribuable à un roman, l'œuvre distinguée ne pouvant avoir obtenu d'autre prix et son auteur devant être de nationalité belge. 27 ouvrages avaient été déposés. Le jury, composé de Dominique

Aguessy, Colette Frère, Liliane Schrauwen, Benoit Coppée et Sandra Di Silvio, a décidé d'attribuer le prix Emma Martin 2015 à Madame Caroline Alexander pour son livre : « Ciel avec trou noir » (Editions MEO). Le jury a salué les grandes qualités de trois autres romans : « Chicoutimi n'est plus si loin » de Françoise Pirart (Luce Wilquin), « J'ai immédiatement écouté les conseils de Dieu » d'Annie Préaux (MEO) et « Le carré d'or » de Michel Joiret (MEO).

C'est Benoit Coppée qui présenta la lauréate et son œuvre.

Caroline Alexander naquit en 1936 en Allemagne, arriva clandestinement en Belgique en 1939 et fut « enfant cachée » par les soins du Père Bruno Reynders, durant toute la guerre : « Votre livre a enchanté les membres du Jury ; c'est un plaisir pour moi, dit Benoit Coppée, d'être l'ambassadeur de notre coup de cœur. Votre écriture est claire et nette. C'est l'eau du torrent. Votre écriture est fine et sensible. C'est le cristal. Sur les traces de votre histoire d'enfance, vous prenez le lecteur par la main, mais aussi, et surtout, par l'âme. Si c'est bien une histoire que l'on suit, c'est « votre » histoire que l'on découvre, pas à pas. Sur ce chemin fragile, tout empreint de surprises, de doutes, de joies et de tristesses, vous soignez particulièrement la dramaturgie de votre propos. Vous nous emmenez à Paris, à Mönchengladbach, à Bruxelles, à Blankenberge, à Cracovie, à Birkenau, à Auschwitz... Les chapitres, sous votre plume, se succèdent, très courts, comme des instantanés, comme des petits films tantôt en couleur, tantôt en noir et blanc, tantôt clairs, tantôt flous. Vous nous prenez et vous nous faites basculer. Vous nous transportez à travers le temps de votre recherche et le temps de votre histoire qui est aussi le temps de l'Histoire. (...) Au départ d'une blessure sans nom possible, vous créez et vous diffusez une lumière. « Ciel avec trou noir » est le titre de votre livre. En plein cœur du trou noir, la lumière brille. »

Pascale Hoyoïs

Soirée des lettres du 21 octobre 2015

Michel Joiret, Pierre-Jean Foulon, David Martens et Christophe Meurée

Le dernier roman de MICHEL JOIRET, « Le Carré d'Or », paru aux Editions M.E.O., est présenté par ANNE-MICHÈLE HAMESSE, écrivain et vice-présidente de l'AEB. Les lectures sont assurées par VÉRONIQUE LEURS, récitante et comédienne.

Qui ne connaît Michel Joiret le romancier foisonnant, le poète sensible, l'essayiste avisé, les costumes divers et attachants dont il se pare régulièrement car il a le goût du déguisement de l'ornement magnifique, ses mots apparaissent souvent comme des chevaux de parade qu'il aime à montrer comme un spectacle de cirque dont les trapézistes seraient ses mots.

Il y a du Pierre Loti dans ses tenues de scène littéraires et du Ghelderode dans ses farces, dans ses bouquets de mots, dans sa belgitude jubilatoire, et je pense particulièrement en cet instant et avec quelle tristesse à notre très regretté Jean Paul Humpers, directeur de la fondation Ghelderode qui devait nous faire partager ce soir ses lectures passionnées de passages forts du roman.

C'est Véronique Leurs, comédienne de talent, contactée au pied levé qui tiendra ce rôle dont je ne doute pas qu'elle s'acquittera avec le talent qu'on lui connaît.

Ce soir nous allons parler de ce roman qui a fait l'effet d'une bombe dans notre littérature belge : *Le Carré d'Or*.

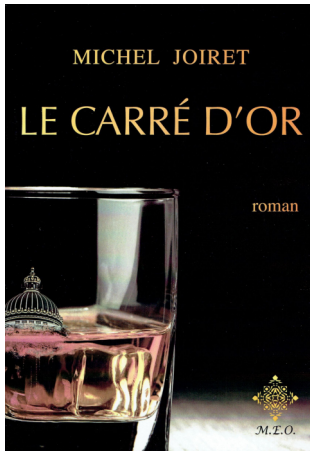
Je dois avouer que je suis encore sous le choc de cette lecture.

Faisons d'abord connaissance avec Maxime Dubreuil, le personnage principal, avocat, qui ressemble à Michel Joiret.

Au fil des pages l'avocat va plonger dans un véritable cataclysme ; c'est la FIN DU MONDE que Michel Joiret va nous faire vivre en direct, et, impuissant et médusé comme Dubreuil, le lecteur ne pourra rien faire pour empêcher les événements terrifiants qui vont l'emporter.

Comment un auteur aussi gourmand de la vie que Michel Joiret a-t-il pu signer une œuvre aussi apocalyptique qui verra tous les lieux aimés, ceux de nos enfances, ceux qui émotionnellement nous sont les plus chers, ces lieux saccagés, anéantis, réduits en poussière.

On peut imaginer sujet plus léger. Cette apocalypse, nous la vivons au fil des pages en même



temps que le narrateur qui ressemble beaucoup à Michel Joiret. Nous la vivons chacun de nous personnellement, le décor nous y aide, c'est celui de nos enfances, l'enfance de Michel, le quotidien prend ici des couleurs terrifiantes.

Comment as-tu pu imaginer un scénario aussi noir ? Et au fond est ce que cette histoire terrifiante ne t'a pas quelque part amusé ? Je veux dire que ton côté farceur, ludique, facétieux, n'a-t-il pas œuvré ?.... Ce livre n'est-il pas une cocotte en papier que tu t'es amusé à lancer dans nos univers tristes et qui tel un sac en papier gonflé d'air explose et terrifie tes lecteurs ?

Ou alors, il y a sous ces aspects ludiques que j'invente pour me rassurer, des bombes, des vraies, et des menaces.... Tu traduis tout cela en littérature, en littérature de la plus belle eau, celle qui nous régale et nous apaise, malgré les fins du monde annoncées et nos imaginaires anéantis.

Chacun vit une fin du monde en vieillissant assurait Julien Green, le roman éblouissant et prophétique de Michel Joiret nous condamne à approcher le cauchemar de la fin d'un monde, notre propre fin, décrite ici dans un livre d'exception, peut-être bien le chef d'œuvre de toute une vie d'auteur.

Le recueil de poèmes « Fresque baroque de mon désir » de PIERRE-JEAN FOULON, paru aux Editions Spantole, est présenté par THIERRY HAUMONT, bibliothécaire, romancier, poète et traducteur, lauréat du Prix Victor-Rossel en 1984 pour son roman « Le Conservateur des Ombres ».

TH : Ce recueil a été mis en page d'une façon originale par Lukasz Kurzatowski, peintre et graphiste de renommée internationale. En effet, tu t'intéresses autant aux arts plastiques qu'à la littérature et à la reliure. Tu étais responsable des livres précieux au Musée royal de Mariemont et tu t'es occupé du Centre de la Gravure de La Louvière. Tu habites à Thuin, lieu de tradition dans le domaine de la typographie à la Maison de l'Imprimerie. Et tu enseignes l'art contemporain et la muséologie à la Faculté Universitaire de Namur. A la fois licencié en

Philologie classique et Docteur en Histoire de l'art, tu as un amour complet du livre.

PJF : Le livre est un univers dont on ne voit pas la fin, c'est un élément majeur de notre condition humaine.

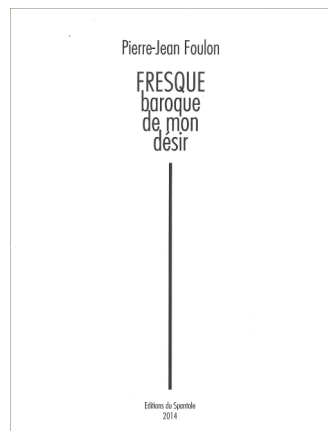
TH : J'ai été frappé par l'évolution de ton écriture : tu es parti du sonnet rimé pour aboutir à une écriture automatique avec un questionnement philosophique.

PJF : L'écriture automatique a des scories. Y avait-il des ratures sur les pages écrites par les surréalistes ? Mon écriture automatique est contrôlée. Je la retravaille beaucoup, ce qui est paradoxal. Je laisse jaillir les images avant de les reprendre avec une précision d'analyste de catalogues artistiques. Je vais du premier jet vers la maîtrise.

TH : Un thème important pour toi : la réflexion, la recherche, l'approfondissement, la précision sur la portée, la puissance, le sens de la science face aux arts.

PJF : Ce sont deux facettes de la même réflexion. Un autre thème me passionne : la nature, le « vert univers ».

TH : Ta poésie est fulgurante et ce recueil fait la synthèse de ce que tu aimes avec des images d'une grande beauté.



DAVID MARTENS et CHRISTOPHE MEUREE sont les co-auteurs de « Secrets d'écrivains », une enquête sur les entretiens littéraires parue aux Editions Les Impressions Nouvelles. DAVID MARTENS est interviewé par NAUSICAA DEWEZ, rédactrice en chef du *Carnet et les Instants*.

ND : Christophe Meurée est chargé de recherche du F.R.S./FNRS à l'UCL. Spécialiste de théorie littéraire et de littérature contemporaine, il dirige, chez Peter Lang, la collection « Marguerite Duras » et est co-rédacteur du *Bulletin de la Société Marguerite Duras*. Quant à vous, David Martens, vous êtes professeur de littérature française moderne et contemporaine à l'UCL. Spécialiste de Blaise Cendrars, vous vous intéressez à la pseudonymie en tant que Chargé de recherches du FNRS, ainsi qu'à la construction de l'image des écrivains. Vous êtes rédacteur en chef de la revue *Interférences littéraires*.

DM : L'originalité de ce livre réside dans le fait qu'on y interview des écrivains, des interviewers et des écrivains-interviewers. Il y a 15 entretiens à partir de deux questionnaires standardisés. Christophe Meurée et moi en avons été non les auteurs mais plutôt les coordinateurs.

ND : Comment est né ce projet ?

DM : Suite à un colloque de l'UCL à Leuven et à Louvain-La-Neuve. Les entretiens littéraires sont souvent considérés comme un sujet subalterne, délaissé, souvent méprisé dans le monde académique. Or, ils servent à éclairer les œuvres des écrivains. Selon le rapport qu'ils ont avec le monde médiatique, certains s'y refusent. Il manquait un livre sur les pratiques des écrivains. Notre enquête s'est basée sur un questionnaire par souci de cohérence, non pas pour contraindre les interviewés mais pour les inciter à s'exprimer. Les réponses ayant été très différentes, nous n'en avons pas fait de synthèse univoque.

ND : Comment avez-vous choisi les personnes à interviewer ?

DM : Après avoir soumis l'idée du livre à Benoît Peters, notre éditeur, nous avons dressé une liste et procédé par élimination. Nous avons basé notre choix sur des écrivains qui ont une relation particulière avec les médias, une grande pratique via leur notoriété ou ont aussi été journalistes. Les entretiens sont parsemés d'anecdotes. Ils sont parfois retravaillés par les écrivains. Certains écrivent des entretiens fictifs. Car souvent l'auteur, angoissé à l'idée de perdre l'emprise sur son discours, a une volonté de reprise en main. Beaucoup exigent une relecture avant la diffusion.

ND : Ce qui frappe, c'est le mélange d'anecdotique et de réflexif.

DM : Nous avons eu la volonté de nous adresser à tous les publics, d'être à la fois analytiques et débonnaires. Nous allons peut-être éditer d'autres livres sur le sujet, plus classiques et académiques, et d'éventuellement prolonger cette action par la création d'un site Internet qui recueillerait des entretiens - audios, vidéos et écrits - pour garder une mémoire de cette pratique.

Pour terminer la séance, DAVID MARTENS interroge MICHEL JOIRET et PIERRE-JEAN FOULON sur leurs rapports aux entretiens littéraires, différents en tant que poète ou romancier.

PJF : J'ai aussi fait de nombreux entretiens avec des artistes. Certains aiment, d'autres pas. Puisque l'art est une forme de communication, je suis pour. Il s'y dit des choses fondamentales.

Comme la poésie, le compte-rendu des entretiens doit être retravaillé mais pas trop.

MJ : Chaque interview est une relation entre deux personnes. Tout dépend si on se connaît déjà. La spontanéité est nécessaire mais pose parfois problème. On regrette parfois les humeurs de ses réponses. Les conditions - c'est plus dur à la télévision, qualité de l'éclairage et du micro - orientent le débat.

DM : Il faut donc se familiariser avec l'environnement médiatique. Beaucoup d'auteurs avaient peur de participer à l'émission de Pivot, l'enjeu étant d'être lancé et apprécié. Avant tout, éviter de répondre par oui ou par non parce que les auditeurs sont en attente de mieux nous connaître.

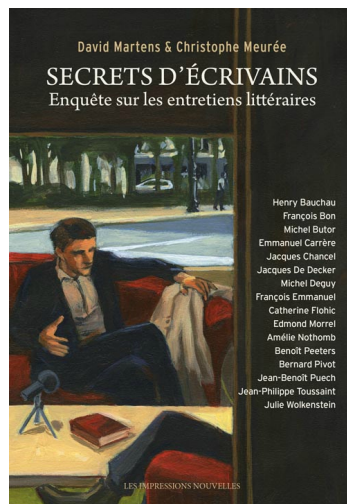
PJF : L'entretien est un genre littéraire en soi. Il y a d'excellents communicateurs de peu de valeur littéraire, d'autres sont plus intériorisés alors qu'ils sont plus intéressants : des artistes exceptionnels qui ne disent rien ou peu. L'essentiel doit être laissé à l'œuvre.

Intervention de RENAUD DENUIT : Quel est le bon entretien ?

PJF : Celui qu'on a aimé faire et qu'on espère aimé par les autres.

MJ : Il ne faut pas rester avec le regret de n'avoir pas dit certaines choses importantes.

DM : Celui où l'on apprend, où il y a de l'inattendu et de l'imprévisible, surtout lorsque l'entretien est long.



COTISATION 2016

Au terme de cette année, nous invitons les membres et les «amis de la littérature» à s'acquitter de leur cotisation pour l'année 2016.

*Nous vous remercions dès à présent de bien vouloir verser le montant de 33 € au compte de l'AEB :
IBAN BE64 0000 0922 0252 - BIC BPOTEBB1*

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 17 | DÉCEMBRE 2015



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.